

---

RENÉ LALOU

---

## André Gide et l'Homme moderne

---

A 22 ans, dans son premier livre, André Gide se donnait pour le biographe d'un André Walter mort à 20 ans. Dès la préface aux cahiers de son frère imaginaire, il lui prêtait cet aveu : « Pas un événement, — la vie toujours intime, — tout s'est joué dans l'âme, il n'en a rien paru ». L'évolution d'André Gide n'a jamais démenti cette affirmation liminaire qui offrait au public un psychologue et à la jeunesse un guide.

Ici on songe immédiatement à Barrès, d'autant plus inévitablement que l'un et l'autre se sont heurtés au même reproche : vous vous adressez à un public choisi, donc restreint. Grief admissible en logique, si vain lorsqu'il tente d'obscurcir cette éblouissante réalité : la jeunesse est ce qui est avec le plus d'intensité, à chaque époque elle renouvelle la vie et la vision, les pénétrant des influences impérissables qu'elle a ressenties. Une génération ne se classe dans l'histoire qu'après que sa jeunesse a abdiqué : alors ses premiers maîtres — qui refusent de s'arrêter — voient se grouper autour d'eux les jeunes d'une autre période et continuent leur route. Tous les premiers amis de Gide et Barrès ne les ont pas suivis jusqu'à la *Symphonie Pastorale* et jusqu'au *Jardin sur l'Oronte*. Barrès et Gide sont demeurés jeunes, plus jeunes que maint adolescent qui voulut secouer leur emprise au lieu d'incorporer leurs motifs à sa propre symphonie. Peut-être ne mérite-t-on de devenir tout à fait soi que si on a été capable d'être d'abord quelques autres. La révolte convulsive ne fut jamais un affranchissement.

Leur double exemple l'atteste. Vite, ils furent originaux — d'une originalité certaine, nullement désordonnée. Chacun d'eux restait fidèle à ses maîtres — les mêmes parfois. Mais de l'unique Baudelaire, Barrès prolongera d'instinct les vibrations romantiques, Gide dégagera spontanément l'enseignement classique. A de certains égards, Philippe et André Walter se tenaient, avant toute

aventure, au point où leur orageuse expérience avait conduit Adolphe et Amaury. Alors intervint le noble désir qu'ils possèdent en commun et qui permet à notre admiration de les tenir jusqu'au bout réunis : toujours ils se sont appliqués à conquérir, selon les lois de leur musique intérieure, les biens qu'ils n'avaient point reçus en patrimoine. Parce que l'un s'est avancé jusqu'au seuil du catholicisme, parce que l'autre a porté son ardeur jusqu'au désert, le romantique Barrès nous est un intercesseur pour l'exaltation de l'intelligence (1) et c'est chez le classique Gide que nous trouvons la traduction des plus délicats mouvements de notre sensibilité.

« Luc souhaitait l'amour mais s'effrayait de la possession charnelle comme d'une chose meurtrie. Triste éducation que nous eûmes, qui nous fit pressentir sanglotante et navrée, ou bien morose et solitaire, la volupté pourtant glorieuse et sereine. Nous ne demanderons plus à Dieu de nous élever au bonheur. — Puis, non ! Luc n'était pas ainsi ; car c'est une dérisoire manie que de faire toujours pareil à soi, qui l'on invente. — Donc Luc posséda cette femme. » Cette page est extraite de la *Tentative Amoureuse* : il n'en est point qui révèle dans un plus saisissant raccourci la vertu primordiale de Gide : la sincérité. Toutes les haines d'une adolescence généreuse contre la brutale évidence — et qui s'entendent dans les anathèmes de Rimbaud comme dans les chuchotements de Sainte-Beuve ou les plaisanteries mal convaincues de Laforgue — ne sont-elles pas résumées ici ? Pour être aussitôt reniées, reniées par le classique impatient de rompre les liens entre son héros et lui, reniées par l'écrivain plus compréhensif qui bientôt découvrira une intelligente utilisation de tout soi et même de la « sensuelle extase », reniées par l'homme moderne trop sensible à l'universelle complexité pour s'établir en une seule position du possible, reniées par le Gide que nous ne nous résignerons jamais à paraître enfermer, ayant appris de lui que la « parfaite sincérité... ne s'obtient qu'avec l'effort le plus constant, mais le moins âpre, qu'avec le regard le plus clair — j'entends par là le moins suspect de complaisance — et qu'avec le plus d'ironie. »

(1) L'étude de cet apparent paradoxe sera reprise dans un prochain article sur le *lyrisme de Maurice Barrès*.

Combien de fois n'a-t-il pas commenté la parole sacrée : « qui veut sauver sa vie la perdra ; mais qui veut la donner la rendra vraiment vivante » ? L'ampleur de ce principe explique ses appa-  
rentes variations de romancier et de moraliste lyrique, motive les directions qu'il trace dans les *Prétextes* avec une nonchalance qui n'est que la réserve de cette force. Car le précepte vaut en critique, où ces deux demi-vérités « le critique doit parler de tout » et « le critique ne doit parler que de ce qu'il comprend » se concilient dans cette vérité finale, « le critique doit comprendre tout ». Il vaut aussi en création, y permettant seul tel merveilleux glissement d'un extrême à l'autre qui, pour sous-entendre l'intervalle, n'en couvre pas moins l'entière étendue : « — rien que l'orgueil, sachant une chose si forte, de me sentir plus fort encore et de la vaincre. — Mais la joie d'une aussi haute victoire — n'est pas si douce encore, n'est pas si bonne que de céder à vous, désirs, et d'être vaincu sans bataille. »

Ainsi dès la *Tentative Amoureuse*, Gide répondait à la question que pose, avec une urgence jamais désarmée, le fait même de l'homme moderne — la question formulée dans la *Soirée avec M. Teste* : « Que peut un homme ? ». Il y répondait en montrant que, dans le domaine de la pensée, l'homme peut tout. Cette réplique, il l'a confirmée non par des manifestes mais par des œuvres : il a mené Alissa jusqu'à l'extrémité de la contrainte, ayant conduit Michel jusqu'à l'extrémité du relâchement ; il a suivi jusqu'en leurs échecs rigoureux les personnages de la *Symphonie Pastorale* ; il a groupé les trois fils du Père comme un éventail des désirs que tour à tour l'esprit et le cœur approuvent. Il a compris que la « fantaisie » dont parle la Bible n'est pas un divertissement mais une passion encore : les *Soties* — *Paludes* et le *Prométhée mal enchaîné* — s'achèvent dans le drame de *Saül* ; l'ironie des *Caves du Vatican* trouvera sans doute ainsi sa conclusion dans la synthèse des *Faux-Monnayeurs* ou dans quelque ouvrage non ébauché peut-être, nécessaire pourtant. Il ne s'agit point en effet ici du crédit ouvert à un artiste dont on apprécie les habiles balancements, les souples redressements. Avoir confiance en Gide, c'est — plus simplement et plus décisivement — croire que, selon l'exemple qu'il nous en a donné, l'homme moderne peut tout pour la conquête de soi-même.

---

## ANDRÉ GIDE ET L'HOMME MODERNE

---

Gide, né classique, fonde un classicisme moderne. La dangereuse gloire du classicisme traditionnel est son aspiration à résumer l'humanité en quelques types représentatifs. Du classicisme Gide garde les lois, mères d'un ordre harmonieux ; mais il leur propose une matière nouvelle ; il réclame de jouer sur tout le clavier humain mais sa musique inscrit dans des mouvements classiques un « romantisme dompté ». « Les extrêmes me touchent », écrit-il : entendons par là qu'il veut éprouver infinies les facultés humaines afin que les apparentes limites de son tableau — l'art est toujours un trompe l'œil — évoquent mieux la liberté de la vie. Convaincu que son classicisme doit tout intégrer, il peint d'abord l'homme normal dans sa complexité ; puis, reprenant dans la conscience de sa force le cri où s'avouait la rageuse faiblesse de Philippe, il fait appel aux barbares : Lafcadio et Dostoïevski.

On ne doit point séparer ces deux noms puisqu'en s'opposant ils se complètent. Lafcadio est un Nathanaël dont la sensualité n'a réclamé aucun Ménalque ; l'atmosphère de gratuité qui mystifie les héros du *Prométhée* est son climat naturel. Personnage romanesque — au sens, évidemment, où Werther est un personnage romanesque, — rien n'empêchait son inventeur de lui faire éployer sur la vie l'anarchie de ses caprices. Il en allait autrement de Dostoïevski qui représentait, pour le public d'Occident, non seulement un écrivain mais une légende : il fallait le sortir des rangs où M. de Vogué avait paternellement enveloppé le géant qu'il prenait pour un enfant, mais il convenait de ne point altérer en lui cette image du vrai chrétien pour qui les deux abîmes ont une égale réalité. Un tel effort est indispensable pour vraiment mesurer les profondeurs du trouble espoir où l'auteur des *Possédés* nous entraîne. A l'homme moderne d'être assez immoraliste pour sourire à Lafcadio, assez religieux pour aimer Dostoïevski. Ayant imaginé l'un et scruté l'autre, Gide les regarde, en Français et en classique : le bel animal humain encore sans joug qui crée une vie neuve à chaque mouvement de son instinct, le grand romancier russe contraint d'écrire sans un repos qui crée un art neuf à chaque sursaut de son génie. Et peut-être songe-t-il que l'avenir appartient à celui qui, édifiant sur la vie de Lafcadio une morale et sur l'art de Dostoïevski une esthétique, prolongera leur double sillon dans l'humanité moderne...

Car si l'homme moderne peut tout, sa dernière réussite, la plus difficile, sera la suppression de son opacité. Le classicisme du XVII<sup>e</sup> siècle suppose la question résolue, dans la conscience individuelle, loin de cette scène publique où le poète débat d'autres tragédies. L'inquiétude métaphysique en est bannie. Il faut louer les romantiques de l'avoir réintégré dans l'art et profiter même du contresens qui leur permit de croire que Pascal l'évoquait autrement que pour l'accabler d'un apaisement. Mais les temps déclamatoires de *l'Espoir en Dieu* sont révolus. Pour un Français qui veut bénéficier de l'enrichissement romantique et des apports étrangers sans renier sa tradition classique, le problème se présente plus subtilement, associé toujours à cette anxieuse interrogation : « Jusqu'où peut s'avancer l'homme moderne ? »

La réponse de Claudel est un signe de croix. Celle de Valéry, sa préface à *l'Adonis* : car il est le seul anarchiste complet de notre temps, si l'on veut bien entendre par anarchie la ferme conviction que tout est néant sauf ces jeux arbitraires de rapports conséquents qui constituent la poésie et les mathématiques. Romains supprimera l'opacité en éveillant dans l'homme le pouvoir de créer des dieux encore inconnus. La solution offerte par Gide tient dans son interprétation de Philoctète : « Je ne veux empêcher aucun rayon de Zeus ; qu'il me traverse, Ulysse, comme un prisme, et que cette lumière réfractée fasse mes actes adorables. Je voudrais parvenir à la plus grande transparence, à la suppression de mon opacité, et que, me regardant agir, toi-même sentes la lumière... » La béatitude entrevue, Philoctète à la fin la possède : « Vertu... je n'y crois plus, Néoptolème. Néoptolème, il n'y a pas de vertu... Ils ne reviendront plus ; ils n'ont plus d'arc à prendre... — Je suis heureux ». Et il atteint au « reniement de la vertu par amour de la vertu même » que l'on retrouve aux fragments publiés des *Faux-Monnayeurs*. Affirmation mystique diront certains ? Assurément, mais qui ne voit comment elle rejoint le préambule d'*André Walter* : « tout s'est joué dans l'âme » ? L'auteur de la *Porte Etroite* ne cesse pas d'être un psychologue parce qu'élargissant son enquête il est devenu le psychologue de toute l'âme moderne.

Cette universalité est la condition de sa liberté. Son arme la plus sûre n'est pas l'analyse qui parfois s'émousse mais la ferveur

---

## ANDRÉ GIDE ET L'HOMME MODERNE

---

que rien n'arrête ni ne lasse. Renierait-il pour lui-même cette parole du *Journal de Lafcadio* : « Amoureux, je le suis sans cesse, et de tout, et de tous. Ce qui me déplairait, ce serait de ne l'être plus que de quelqu'un » ? Souvent il a senti « un besoin de m'échapper, de me perdre, d'intervenir, et de goûter à d'autres vies », et il a créé de l'homme moderne plusieurs images. Pourtant à aucune il ne s'est enchaîné. Il a défini le classicisme « la mise en évidence d'une hiérarchie ». Mais l'instrument de mesure, c'est lui : il fallait donc, il faut toujours, il faudra jusqu'à la fin qu'il demeure « disponible ». Ainsi, pour qu'aucune place ne soit laissée vide dans la fresque d'humanité moderne qu'est son œuvre, il importe qu'entre tous ces extrêmes qu'ont explorés ses créatures André Gide se réserve la plus difficile à tenir des positions fortifiées qui dominent notre vie : « l'extrême milieu ».

RENÉ LALOU

---

*L'Administrateur-Gérant : René Gaudetroy,*